

## Chagrin d'automne

L'adolescente promène son ennui par les rues désormais désertes de son village natal. Le soleil est revenu. Il est déjà d'automne, plus distant, moins cru. L'été agonise. Il y aura encore de beaux jours, on le dit, mais l'adolescente s'en moque. Elle n'a que faire du soleil., de la chaleur, dans son amer esseulement.

Les derniers estivants sont partis ce matin. Les orages de la mi-août les ont chassés, un à un. Leurs enfants sont venus la saluer au moment du départ. Ils ont promis d'écrire. Ils n'écritont pas. Ils s'en excuseront aux vacances prochaines. Elle se taira.

Maintenant le village est vide. Ce ne sont pas les chiens qui errent, ni les commères, vissées devant leur porte, ni les joueurs de boules sur l'aire, qui le peuplent. Ceux-là font partie du décor. Et le décor est désert.

L'adolescente arpente, les yeux embués, les rues de ce village qu'elle hait. Elle hait ces maisons basses, ces ruelles étroites, sans trottoirs, ces fleurs aux balcons, ces dentelles aux fenêtres. Elle ne rêve que de béton, de foules, de grands boulevards. Elle a rêvé tout l'été. L'été est terminé.

Deux maisons sur trois ont les volets fermés. Le village se meurt. Les vieux disparaissent en nombre chaque hiver. Les héritiers vendent leurs maisons aux plus offrants, aux estivants, ou les laissent inoccupées. Nul ne songe jamais à les louer. Elles se dégradent lentement. Mais pour l'adolescente, seuls importent, et la désolent, les volets clos des estivants.

Personne ne sait ce qui la mine. Personne ne s'en inquiète. Pas même les estivants. Ils la gâtent et la plaignent. Puis s'en vont.

Le cafetier fume, désœuvré, sur sa terrasse hier encore si fréquentée. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il lui fera signe. Le temps des largesses est passé. Le public est dispersé. Il n'y a plus de *cœur* à montrer, et plus de profit à en tirer. Que l'adolescente boive à la fontaine, l'eau y est gratuite.

Les estivants sont partis. L'adolescente le sait, mais elle éprouve chaque instant un peu plus leur absence, son abandon. Son histoire est connue et, de plus, elle est belle, d'une rare beauté même, selon les dire des estivants. Chaque été, ils la prennent sous leurs ailes. Ils se succèdent, ils se relaient pour la distraire, pour la gaver. Et leurs enfants sont ses amis. Elle est discrète. Elle les admire. Mais maintenant, ils sont partis. Ils sont chez eux. Elle reste ici.

Ici, c'est dix personnes entassées dans trois pièces, le potager, la basse-cour et le clapier, pour dépenser le moins possible, les vêtements défraîchis d'occasion ou donnés, l'humiliation quotidienne et, pour elle, l'insupportable honte, qui indignent tant ses parents. Elle n'est pas des leurs. Elle le leur crie. Et elle le paie.

Elle n'est pas d'ici. Elle n'a rien de commun avec ces vieilles bavardes qui chuchotent dans son dos. Rien de commun non plus avec ces matrones grasses qui traînent des poussettes et parlent de ménage. Et les jeunes de son âge la dédaignent. Ils sont grossiers, bornés, elle les fuirait. Elle n'a que mépris pour leur médiocrité. Elle est d'une autre race. C'est ce qu'ont dit les estivants. Le hasard seul l'a fait naître ici.

Les volets sont fermés. Les planches sont mises au bas des portes pour empêcher les pluies d'inonder les caves. Déjà les prospectus débordent des poubelles, pourrissent sur le sol. Cet imbécile de facteur n'a pas encore compris que tous les estivants étaient partis.

Un jour, elle aussi, elle partira. Elle s'en ira. Elle échappera à ce village, à sa misère, à ses parents, ses sœurs, ses frères. Et elle ne reviendra jamais en arrière. Elle partira seule. Ou quelqu'un l'emmènera, la recueillera. On recueille bien des chiens, des chats.

On la dit belle. Elle s'en assure, chaque été, auprès des estivants. Ils s'étonnent de sa chevelure, de ses grands yeux, de son corps maigre mais gracieux. L'adolescente ignore qu'ils s'étonnent, et s'émeuvent, plus encore de son éclat singulier dans des campagnes si reculées. Le devinerait-elle qu'elle ne s'en froisserait pas, s'en féliciterait même. Elle a toujours pensé qu'elle était une enfant volée.

L'adolescente accélère le pas, comme s'il pouvait précipiter l'instant de son départ. Elle ne se soucie pas des rideaux qui frémissent sur son passage. On l'épie. Elle le sait. Il n'y a rien d'autre à faire dans ce maudit village qu'épier, médire, trimer. Puis mourir.

L'adolescente voudrait mourir chaque automne et renaître au printemps, à défaut de s'enfuir. Les conversations des estivants, leur fréquentation l'ont éclairée sur l'injustice, sur la cruauté de son sort. Tantôt il la révolte, tantôt la désespère, parce qu'il semble sans espoir. Mais jamais elle ne s'y résignera. Ses sœurs s'en satisfont. Ses frères n'y pensent pas. Elle ne leur ressemble pas. Ils sont laids, tous, bêtes, et leur place est au jardin, à la cuisine, ou dans les vignes. Leur destin est tracé. Cantonnier est l'aîné, bonnes seront toutes les filles, avant de se marier. Pas elle. Non. Pas elle. Les estivants, c'est certain, ne le permettront pas.

L'adolescente s'est assise sur les marches d'une maison en ruine, dans un rayon de soleil. Elle ferme les yeux, s'abandonne à son rêve. Les estivants la sauveront. L'un ou l'autre, peu importe, frappera un jour à la porte de ses parents. Le temps sera venu. Elle partira les mains nues. Et elle vivra à tout jamais la vie radieuse des estivants.

Le chat blanc, son semblable, son frère, qui dormait dans les ruines, vient se frotter contre elle. Elle le caresse d'une main distraite. Il doit être triste, lui aussi. Comme elle, les estivants l'ont nourri, cajolé, tout l'été. Comme elle, ils l'ont quitté. Comme elle aussi, il ne sera plus, bientôt, dès ce soir, qu'un souvenir de vacances, une attendrissante anecdote. Mais cela, pas plus le chat blanc que l'adolescente ne le comprend.

L'adolescente console doucement son compagnon d'infortune. Il est l'heure de rentrer. Elle aimerait qu'il l'accompagne jusque chez elle, et le garder. C'est impossible. Ses parents le chasseraient. Elle lui promet solennellement qu'elle reviendra plus tard. Avec de la viande. Et du lait. Le chat soupire. Il a dû deviner que ce n'était qu'un jeu. Le jeu, cruel, pour chacun d'eux, de *l'estivant*.

Le village s'anime. On rentre du travail. L'épicerie est pleine. Le café, aussi. Les hommes boivent. Les femmes parlent. Les enfants, délaissés, se déchaînent. Les chiens, dans les jardins, aboient au retour de leurs maîtres, aux voix des passants qui se croisent et s'attardent à commenter la soudaine fraîcheur de l'air, la tranquillité retrouvée, tous les estivants en allés.

L'adolescente traverse le village, la tête baissée, pour n'avoir pas à saluer. Elle veut ne rien voir, ne rien entendre, surtout ne pas parler. La haine noie ses yeux, et le dépit, et l'amertume. C'est maintenant l'automne. Tous les estivants sont partis. Pas un n'a proposé de l'emmener. Pas un n'y a songé. Cette fois encore, comme chaque année, ils sont partis, elle reste ici.

**Marie Bronsard**